

L'ARBRE DE COLÈRE
GUILLAUME AUBIN

© (éditions) La Contre Allée (2022)
Collection LA SENTINELLE

L'ARBRE DE COLÈRE
GUILLAUME AUBIN

1.

Les chiens n'aboient pas à moitié. Les chiens ne se trompent pas, ne prennent pas un orignal pour un ours. Encore moins un ours pour un Homme. On les entend dans la forêt à l'aube. À celui qui gueulera le plus fort. Ils vont et viennent, tracent des sentes nerveuses dans l'herbe. Tirent sur leurs cordes jusqu'à s'arracher le poil.

Dans les canots, les pagaies prennent de la vitesse. Vingt-huit mains de bois se font plus fermes sur l'eau, et le calme de la rivière n'arrive plus à couvrir le bruit des rameurs et des corps qui chauffent. Entre les arbres, on aperçoit les premières tentes. Les embarcations accostent les unes après les autres. Les guerriers sautent dès qu'ils ont pied, font bouillonner la rive. Certains courent vers le camp, d'autres grimpent dans les arbres, peau contre écorce, l'arc enfilé autour du cou. Les chiens sont lâchés. Les premières flèches sifflent, d'un côté comme de l'autre. Les bêtes sont

criblées avant d'avoir pu mordre. Le soleil éclaire à peine les cimes, et déjà on meurt. Les cris de guerre se mêlent aux cris d'horreur quand les Yeux-Rouges déferlent comme une nuée de mouches.

Le Chef est le premier à mettre le pied dans le village, visage peint, pupilles dilatées, la masse levée. Il ne laisse personne le précéder. Un Longues-Tresses jaillit de sa tente et tend son arc pour le viser. Trop vite. La flèche à pointe de pierre glisse sur le bras du Chef, lui entaille la peau. À peine une piqûre de guerre, une eau-de-vie pour mieux donner la mort. Il s'élançe, arme son bras et lâche sa masse. Deux tours sur elle-même et elle défonce la poitrine de l'homme. Il tombe, la main toujours sur la corde. Le Chef désencastre son arme et l'abat sur le crâne. On n'est jamais trop sûr. Puis il entre dans la tente. La pénombre contraste avec le soleil vif du matin boréal. Il plisse les yeux. Une silhouette se jette sur lui, un cri clair de femme qui n'a plus rien à perdre. Il évite le couteau, mais l'élan du corps le renverse. Ils tombent ensemble. Le Chef lui maintient les bras pour l'empêcher de frapper à nouveau. D'un coup de reins, il la fait rouler sur le dos, et s'assoit sur elle pour lui couper le souffle. Il lui serre le poignet jusqu'à lui faire lâcher son arme. Elle se débat, cherche des prises. Il serre les cuisses plus fort. Il a le ventre chaud, le souffle court. Cette femme sans peur attise ses envies de viol. Il y pense depuis

qu'il a décidé de l'attaque. Il y pense la nuit, le sexe gros sous les peaux de bêtes. Il y pense à l'aube, quand la peinture sèche sur son visage et fige ses expressions. Il veut en violer plusieurs. Il est le Chef, il en a le droit. Tous ses guerriers en ont le droit. Mais lui plus que les autres. Il frappe la femme au visage pour l'étourdir, comme il l'aurait fait d'un poisson hors de l'eau. Il prend de sa ceinture un mètre de corde et lui attache les mains et les pieds jusqu'au sang, jusqu'à lui faire perdre l'envie de s'enfuir. Il entend un frottement dans le fond de la tente et aperçoit une jeune fille. La mère crie quand il brutalise l'enfant. Quand il lie ses poignets pour la violer plus tard. Elle aussi sera offerte à l'Île-Esprit. Il se relève et repart à l'assaut des hommes.

Dans le village, le combat est inégal. Les Yeux-Rouges sont deux fois plus nombreux que les Longues-Tresses. Le Chef aide un de ses guerriers en difficulté. Il s'élance sur l'ennemi pour le renverser, lui brise la colonne, avant de l'achever. Les flèches se chargent de ralentir ceux qui cherchent à s'échapper. Ce sont souvent des femmes. Elles n'ont pas le devoir de guerre, juste celui d'engendrer et de nourrir. Alors elles courent. Les archers visent les jambes : les fesses, les cuisses, les mollets. Ne pas toucher les zones vitales. Malheur à celui qui fera perdre un corps pour l'offrande. Les derniers Longues-Tresses crèvent dans la douleur.

Quelques guerriers ressortent de la forêt, tirant une femme par les cheveux. Le Chef regrette que ce soit déjà la fin. Il coupe une gorge. La sensation de la lame qui mord la peau lui avait manqué. La carotide palpite sous ses doigts, de moins en moins fort à mesure que le sang s'écoule et se perd dans la terre.

Les cris de victoire succèdent aux cris de guerre. Les Yeux-Rouges regroupent leurs morts devant eux, les traînant par un bras, par une jambe. Les couteaux tranchent les oreilles, pour le souvenir, pour la gloire. Puis les têtes des morts retournent à la terre, et ne tressailliront plus que sous les crocs des loups. Le pillage commence. On retourne les tentes, tape dans les réserves de viande. Les habits des femmes sont déchirés. Les filles sont pelotées. Dans le viol comme dans l'amour, chacun a sa technique. Certains préfèrent l'intimité d'un abri. D'autres aiment ça à plusieurs, pour ce côté convivial qu'il y a à passer chacun son tour. Le Chef ne partage plus ses femmes. Chaque corps qu'il prend ne sera pas pris par un autre. Dans le passé, il a prouvé sa valeur en violant au milieu de ses hommes. Maintenant, être vu ne l'intéresse plus. Il préfère laisser la place aux jeunes, pour qu'ils se fassent la main. Il retourne dans la première tente qu'il a visitée et pénètre la mère, puis l'enfant. Les femmes sont regroupées au centre. Les plus jeunes pleurent. Les plus vieilles endurent les insultes et le

ventre qui cisaille. Quelques tentes brûlent, épaississent l'air de leur fumée d'écorce. On récupère ce qu'on peut. Fourrures, berceaux, canots. Les morts amis sont alignés : de longues plaintes les honorent, avant qu'ils soient chargés sur des traîneaux de branches. Ils seront pleurés et veillés. Le Chef prend sur son canot la femme et la fille qu'il a violées. Il est attaché à ses exploits de sexe comme à ses exploits de lame.

Pas une larme sur le visage de la mère pendant le voyage. Elle regarde l'eau, le trouble des rapides et les truites qui filent entre les rochers. Comme si elle partait cueillir les baies, un matin comme un autre. Quand ils arrivent à leur camp, les hommes jappent. Heureux. Leurs familles les attendent avec une marmite sur le feu. Et des enfants qui courent.

2.

Une aube, encore. Quand les lacs se découvrent de brume. Quand les castors fendent l'eau en silence, juste un museau au centre d'un miroir. Quand le sable est froid d'avoir passé la nuit dehors. Le Chef n'a pas besoin de beaucoup dormir. Alors il a du temps pour le soleil. Même assez pour le long soleil d'été. Depuis qu'il est chef, les chasses partent tôt. Les pêches rentrent tard. La tribu ne manque pas de nourriture. Il a gagné le respect. Il est écouté. Quand il demande à partir aux aurores, comme aujourd'hui, on le suit. Les prisonnières avancent en file. La tourbe porte encore les traces des animaux de la veille. Les pieds aiment la terre du matin, qui ne colle pas mais garde empreinte. Les femmes vont vers la mort à travers les forêts et par les rivières : leurs sens s'en souviendront quand elles arriveront dans l'autre pays.

Il faut une demi-journée pour atteindre l'Île-Esprit. Lorsqu'ils ne rament pas, les Yeux-Rouges portent leurs canots sur la tête. Parfois s'arrêtent pour manger

des baies ou de la viande séchée. Avant de remettre à l'eau, ils posent un genou à terre. S'adressent à l'Esprit du lac et à celui de l'île. Ils demandent à être accueillis. Les Yeux-Rouges ne prennent sur l'arbre que l'écorce nécessaire. Ils ne crachent pas dans l'eau. Il n'y a pas de ruisseau sans Esprit du ruisseau. Et s'il y a deux lieux qu'ils admirent plus que tout, c'est l'Œil-Lac et l'Île-Esprit. Inséparables comme la chair et le sang. L'Œil-Lac a reçu son nom de sa forme d'anneau. L'Île-Esprit est une montagne qui s'élève en son centre. Les Yeux-Rouges disent que c'est la griffe du Grand-Ours qui a loupé le Grand-Poisson, et qui attend encore sa proie. On pourrait prendre le lac pour une large rivière, si on regarde trop vite. Quand ils ont douze hivers, les enfants en font le tour en canot pour l'apprivoiser. Il leur faut plusieurs jours. C'est leur premier rite de passage vers l'âge adulte.

Les prisonnières sont réparties dans les embarcations. Les hommes sont à l'arrière. La pagaie toujours du même côté, la main habile pour maintenir le cap. Leur peau est chauffée du soleil de midi. Ils en profitent. Dans la taïga, on reçoit rarement les rayons à même le corps. Quelques ombres de nuages filent sur la forêt immense. C'est encore une journée magnifique, comme il y en a peu dans l'année. Le Chef est le premier à mettre le pied sur l'île, après avoir adressé une nouvelle prière à l'Esprit. Ils laissent un homme

pour garder les canots, et grimpent vers le sommet de la montagne. Le Chef reconnaît son sentier à la forme des arbres. Ils montent dans la tourbe humide, dans les mares qui suçotent les chevilles, dans les sphaignes molles. Ils sautent de tronc en tronc, quand le bois n'est pas trop pourri, ne s'est pas dissous dans cette terre d'eau. Chacun de leurs pas soulève des nuages de moustiques. Le Chef impose un rythme rapide. Les prisonnières rechignent, sont poussées dans le dos avec la pointe d'une branche. Le sommet est nu comme une plaine froide. Râpé par le vent hiver comme été. Les arbres se recroquevillent avec l'altitude, puis disparaissent totalement. Laissent place aux lichens et autres plantes rases de la toundra, coriaces même pour la dent du caribou. C'est là, sur les hautes pierres noires de l'Île-Esprit, que les Habitants sacrifient. Face à l'immensité boisée et à la courbe sans fin de l'Œil-Lac. Le soleil a bien amorcé sa descente vers l'horizon. Le Chef laisse du temps pour souffler.

Les femmes sont regroupées, assises par terre. On leur fait mâcher des morceaux de viande pour les apaiser. La jeune fille pleure : celle que le Chef a violée. Ils l'ont attachée plus fermement que les autres. Elle n'a pas la sagesse des vieilles qui regardent la mort en face. Plusieurs fois pendant le voyage, elle a essayé de courir dans les bois. Mais son instinct de survie n'a rien pu faire contre la vitesse des guerriers. Aujourd'hui, aucune

ne sera pénétrée. Le sexe est interdit avant le rite. Ceux qui ont profité des prisonnières l'ont fait avant. Pendant tout le temps de leur séquestration. Ils en prenaient une par le bras, la levaient comme on lève un lièvre, les yeux terrorisés, et l'emmenaient dans une hutte vide pour la posséder. Les hommes ont aimé ces corps étrangers, qui goûtent presque la résine de sapin à force d'en mâcher. Elles sont amères, ces femmes, quand on passe une langue dans leur cou, dans leur con. À force de violence, elles ne refusent rien. Contrairement aux femmes du camp qui parfois disent non, non pas dans le cul. Le rite ne veut pas de sexe, comme pour laisser le temps aux cicatrices de se refermer. Pour ne pas apporter un corps malade à l'Esprit. Pendant que les hommes se peignent le visage en rouge, le Chamane installe les fruits du qaa. Trois fruits par femme, sur la dalle noire. Ronds et rouges. Pas plus gros qu'une noix. Il fourre sa pipe d'herbe et de qaa séché. Alors il invite les guerriers à tirer, et la fumée blanche caresse le crâne de l'Île-Esprit. Les pupilles palpitent quand la pipe arrête de tourner. Les hommes sont vapeur. Le Chamane joue du tambour sacré, fait la pluie et le tonnerre sur sa peau d'original. Et chante au nouvel été, aux naissances, à l'harmonie du monde. La danse commence. Une houle de corps qui ne veulent plus s'appartenir, qui se lancent au loin et se rattrapent. Des yeux sans regard, et des pensées vides. Il n'y a pas de danse. Il n'y a pas de danseurs. Juste une

forêt qui s'agite de son propre vent. Qui s'arrache pour mieux s'enraciner.

Le Chamane pose son tambour une première fois. Deux guerriers prennent une femme par les épaules et l'amènent sur la dalle noire. Le Chef ramasse un fruit de qaa et le montre au ciel qui tombe. Puis s'adresse à la femme : *Je te donne la mort, et tu donneras la vie.* Il se met le fruit dans la bouche. Se sert de ses deux mains pour forcer les mâchoires de la femme et, comme un baiser, lui dépose le qaa sur la langue. Il referme. Elle se débat, veut cracher, mais ils lui tiennent le visage. Au bout de quelques minutes, noyée dans sa salive, elle avale. Le fruit est dans son hôte. Des larmes coulent sur ses joues. Elle accepte sans peine les deux autres qaa. Les femmes sont ensemencées les unes après les autres par la bouche du Chef. On coupe leurs liens avec une courte lame. Elles sont libres. Certaines restent. Peut-être dans l'espoir d'inspirer la pitié, qui ne viendra pas. D'autres fuient, s'enfoncent dans les forêts. La mort est souvent une affaire de solitude. Les Yeux-Rouges quittent l'Île-Esprit avant la nuit. L'Île-Esprit n'accepte pas de dormir avec les Habitants. Ils campent sur les rives, coupant quelques branches pour s'isoler du froid, et s'installent sous leurs canots. Le lendemain, ils saluent l'Œil-Lac, et repartent chez eux.